

KUSHTI
Lutte indienne à Bénarès
Puissance et dévotion
ou la lutte en hommage aux dieux
Photographies de Séverine Dabadie
Texte de Christiane Etchezaharreta et Séverine Dabadie

« Qu'est-ce qu'un akhara ? C'est un endroit de récréation pour la jeunesse. C'est un temple dédié à la puissance où la terre est transformée en or. C'est un lieu de virilité où se rassemble une jeunesse forte. La puissance se confronte à la puissance, c'est un lieu où l'on naît, grandit et se développe. L'akhara doit être ouvert, l'air frais et le soleil doivent s'y mélanger. Il doit être protégé de toute souillure et sa terre doit être douce et tendre. Il doit être hors de toute limite d'aucune sorte et seulement entouré par des arbres feuillus épais. Il doit y avoir de l'eau à proximité.

On ne peut entrer dans l'akhara qu'après s'être incliné devant les dieux et leur avoir offert humblement de l'encens. Un akhara est un lieu où l'on prie, où l'on donne et où l'on reçoit. Sa terre est accueillante, on s'en oint les épaules et la tête. Ce n'est qu'alors qu'on y combat et les bruits de claquements des cuisses, le choc des poitrails emplissent l'air. Les grognements et les gémissements dus à l'effort résonnent d'un écho sinistre. On s'y bat et puis l'on y est battu. L'entraînement est terminé. La paresse est noyée dans la sueur. Puis la terre est retournée, on se signe devant la fosse et l'on part. » Patodi 1973

Dans les propos de cet ancien lutteur, tout est dit et tout reste à dire. Le monde de la lutte est un monde à part, hors du temps, hors des réalités.

Dans la chaleur étouffante de ce mois de juin, Bénarès était plongée dans une torpeur accablante. La première vision de l'akhara de Gaya Seth semblait tellement irréaliste. Des lutteurs (*pahalwans*), couverts de terre, les muscles saillants, le poitrail fier siégeaient sur un carré de terre ombragé. Un vieil homme allongé au milieu d'eux partageait leur intimité. Tous baignaient dans une lumière ocre, oscillant entre création et fin du monde. Un âge nouveau, un espace irréel.

La lutte en Inde, et particulièrement à Bénarès, remonte à des temps très anciens. Une certaine forme de lutte avait précédé celle importée par les invasions mogholes du XI^{ème} siècle. *Bharatiya kushti* (lutte indienne) ou tout simplement *kushti* : telle est son appellation.

Dans ce pays où la religion imprègne chacun des actes de la vie quotidienne, la lutte indienne, *Kushti*, a, tout comme la musique, dépassé les frontières religieuses. Les Moghols ont apporté une empreinte forte de leur identité et cependant les Hindous se la sont appropriée, y introduisant les rituels rendus aux déités du panthéon. Une

réconciliation du corps et de l'esprit, un culte rendu aux valeurs humaines profondes, au monde des dieux, à un idéal.

Oui, la lutte indienne a quelque chose à voir avec une recherche de l'idéal, une harmonie entre les hommes et les dieux. « Le lutteur est celui qui cherche toujours à s'améliorer jusqu'à percer le ciel. » disait le *pandit* de l'*akhara* de Ram Singh.

Tous les *akharas* ne se ressemblent pas et beaucoup, il faut bien le dire, ont perdu de leur essence, de leur véritable identité. Quelques-uns, ceux qui ont glissé à travers le temps sans être corrompus par les effets pervers de la modernité, ceux-là sont de véritables temples où les hommes et les dieux se côtoient dans un jeu magnifique. La lutte indienne est bien plus qu'un sport ou qu'une simple activité physique. Elle est une hygiène et une discipline de vie strictes. Elle est un chemin vers la spiritualité alliant le corps et l'âme. Celui que l'on appelle Guru Ji dirige l'*akhara*, règle les entraînements. Il est la colonne vertébrale du lieu. Il fixe les objectifs et sanctionne s'il le faut. Outre son rôle d'entraîneur, il est une référence dans l'*akhara*. Lorsqu'il franchit le seuil, chacun vient le saluer et lui toucher les pieds en signe de respect. Plus qu'un simple entraîneur, il est vénéré tel un maître. Respecté, admiré, craint parfois, il sait aussi être à l'écoute. Les exercices s'enchaînent : flexions (*Baithak*), pompes (*dands*), corde (*rasa*).

Ces gestes sont inlassablement répétés à la manière des *mantras* afin d'entrer dans un mouvement du corps qui va bien au-delà de l'exercice physique, un mouvement perpétuel, une sorte de méditation. Le corps et l'esprit liés dans un même effort, dans un même souffle. Une corde glisse d'une branche du banyan majestueux. Les hommes se succèdent. Les muscles saillants et sculpturaux, ils s'élèvent vers les feuillages à la seule force de leurs bras, se lancent des défis. Quelques-uns s'entraînent à des prises que l'on répète inlassablement. Ces gestes doivent devenir des automatismes. Des corps que l'on doit connaître, agripper et balancer. Un jeu où se mêlent l'habileté et la puissance, l'équilibre et la force, autant de qualités nécessaires aux lutteurs et que l'on travaille grâce à deux instruments jamais dissociés de la symbolique du lutteur : la *gada* et les *joris*, ces masses que l'on fait tourner devant et derrière soi et dont le poids peut atteindre les soixante kilogrammes. Le Dieu Hanuman est systématiquement dépeint avec une *gada* à la main gauche. Les anciennes photographies de lutteurs les représentent souvent avec une *gada* tels des dieux modernes. Elle est l'emblème du lutteur. On utilise également une grosse pierre circulaire et creuse en son centre mais munie d'un axe qui permet de s'en saisir et de la soulever. On l'appelle *nal*.

Plus qu'aucun autre sport, la lutte indienne est encadrée par de nombreux rituels. Les lutteurs viennent chaque matin rendre hommage à Hanuman. Devant le temple du Dieu-Singe tant vénéré, ils se prosternent tout en récitant les *mantras* qui lui sont dédiés. Puis, alors que tous se sont échauffés, ils se regroupent alors devant la terre, l'*akhara*, les mains jointes. Certains tiennent un bâtonnet d'encens. Parfois, des pétales de fleurs ont été déposés comme un tapis délicat. On récite la formule : « *Ram ki jai, Hanuman ki jai, Guru Ji ki jai.* »

Les combats peuvent s'engager. Chaque lutteur se signe avant d'entrer. Une main posée sur la terre puis portée sur le front en signe de vénération. Car cette terre est

sacrée. Une statue d'Hanuman repose dans une niche et veille sur les combats. Le rouge-orangé est la couleur d'Hanuman, Sankat Mochan, le Rédempteur. Ceci explique la couleur du langot, la plus couramment utilisée étant le rouge. Les *pahalwans* se provoquent d'un regard perçant. L'affrontement peut commencer. On fait claquer ses mains sur les cuisses, signal traditionnel pour annoncer le défi. On bloque le partenaire d'une prise. Alors, dans une étreinte brutale, les corps se rapprochent, se rencontrent et se heurtent. On cherche à saisir une jambe, un pied, un bras. On bloque une main, on la tord cherchant à immobiliser l'adversaire. Alors, l'espace de quelques secondes, la vie s'arrête, le temps suspend son cours. On reprend son souffle, récupère un peu de force. Puis, en un éclair, tout s'accélère, c'est l'envol puis la chute. Réussira-t-il à plaquer les deux omoplates sur la terre ? Réussira-t-il à démêler tous ces membres enlacés qui ne forment plus qu'un seul corps ?

La fin de l'entraînement est toujours un moment de grâce. Sans qu'aucune consigne ne soit donnée, implicitement, tous comprennent que la séance s'achève. Certains rangent le matériel, nettoient, d'autres se rincent à grands seaux d'eau que l'on tire du puits et dont on s'asperge avec délectation avant de se rhabiller pour aller reprendre ses activités professionnelles. On ne quittera pas les lieux sans avoir salué le Guru Ji en lui touchant les pieds.

La lutte en Inde, c'est également une façon de vivre ascétique impliquant non seulement des entraînements intensifs de culture physique mais aussi une éthique, une hygiène de vie et un régime alimentaire draconiens, le célibat, l'abstinence sexuelle, la dévotion, la discipline et une foule d'autres valeurs morales. Elle n'est pas l'apanage d'une seule caste bien que la caste des laitiers, les *Yadavs*, y soit très largement représentée.

On pratique la lutte un peu partout dans le nord de l'Inde mais à Bénarès, elle tient une place spéciale. Les *akharas*, qui jusqu'alors y étaient très nombreux, ont eu tendance à fermer leur porte les uns après les autres. Entre 1860 et 1947, date de l'Indépendance de l'Inde, les Rajas aidaient et subventionnaient largement *akharas* et lutteurs. Nous en avons visités de nombreux plus ou moins encore en activité, plus ou moins beaux et plus ou moins spacieux mais celui qui nous a davantage touchés demeure le premier, celui de Gaya Seth.

Le *sadhu* en charge de l'*akhara*, Baba Biru Das, un petit homme au corps maigre, au visage doux et aux yeux pénétrants nous invita à revenir poursuivre notre travail. L'attrait était trop grand, le désir de ces rencontres trop intense. Mais quelques jours après, lorsque nous revînmes, Baba Biru Das ne se trouvait plus là. De sa main, un lutteur nous indiqua le ciel et nous annonça que Baba Biru Das avait rejoint les dieux. Celui qui nous avait offert l'hospitalité dans ce lieu magnifique s'en était allé. C'est alors que le Guru Ji, Manohar Pahalwan, en charge des entraînements et de la discipline, nous fit comprendre que, conformément à ce que nous avait dit Baba Biru Das, les portes de cet *akhara* nous seraient désormais ouvertes à jamais. Quelques jours passèrent dans une certaine errance. Tous avaient perdu leur maître vénéré et bien-aimé et tous avaient la mine d'enfants abandonnés. Un jour, survint un nouveau Baba : Sri Das, un homme souriant qui, par sa sagesse et sa dévotion, a été accepté au sein de cet *akhara*.

Les jours ont passé. Plusieurs longs voyages nous ont ramenés sur ces mêmes lieux et notre présence devenait une évidence. Dans les effluves de transpiration, au milieu de ces corps qui s'entrechoquaient et se bouscullaient, nous assistions aux entraînements, dans la lumière pâle des petits matins indiens. La vie reprenait son cours, imperturbable comme le Gange qui s'écoule. Notre appareil photo capturait ces instants rares où les corps s'entremêlent avec puissance et sensualité, douceur et force. C'est ce lien paradoxal qui sans cesse nous ramenait ici. Nous nous attardions après l'entraînement pour assister à l'épilogue. Certains s'affairaient à la préparation de la boisson favorite des lutteurs, du lait aux amandes. Ils concassaient les fruits sur une pierre centenaire puis mélangés avec du lait, ils passaient le tout à l'étamine. Le mélange jaunâtre était alors ingurgité avec délectation. D'autres tiraient à grands seaux l'eau du puits traditionnel. On s'aspergeait mutuellement, laissant dégouliner des flots de boue. On se taquinait et l'effort accompli, venait alors l'heure de la détente. Un temps partagé seulement par les jeunes lutteurs et le Guru Ji. Certains avaient retourné une dernière fois la terre de l'*akhara* pour l'alléger et l'assouplir, un rectangle plus moelleux avait été préparé, un « coussin de terre » avait été façonné. Le Guru venait s'y étendre. Tout autour de lui, les lutteurs s'installaient pour masser avec une précaution infinie le corps longtemps malmené de l'ancien lutteur. C'est un acte de reconnaissance et de respect envers le maître. C'est aussi à ce moment-là que s'engage le vrai dialogue entre le maître et les disciples. Alors le Guru se mettait à parler et tous l'écoutaient avec respect et affection, s'imprégnaient de ses paroles. C'est le moment de grâce par excellence, un cadeau immense qu'ils nous offraient de pouvoir assister à ces instants les plus intimes. Une complicité mêlée de respect, de rigueur, de douceur et de rires. Parfois Manohar Pahalwan chantait éclairé par un faisceau de lumière jaune. Les oiseaux perchés sur les branches du grand banyan lui répondaient à l'unisson dans une magie parfaite. Puis, lentement, l'*akhara* se vidait. Sri Das restait seul, assis en tailleur au pied d'Hanuman, un livre de prières à la main, une clochette dans l'autre. Quelques voisins, des personnes âgées, des enfants entraient, venaient y prier, honorer le Dieu-Singe, le Shiva-lingam, le banyan ou tout simplement profiter de la fraîcheur du puits et de l'ombre des longues branches du seigneur des lieux. Toutes les journées se ressemblaient et s'enchaînaient sans que rien ne vienne perturber ces rituels ancestraux.

Parfois arrive le temps de se mesurer à d'autres lutteurs venus de l'extérieur, c'est le *dangal*, la compétition. Les alentours de Varanasi sont clairsemés de petits villages qui les accueillent et c'est alors jour de fête. Des centaines de personnes s'y pressent. Des hommes seulement, tous ont le visage buriné, l'allure fière, les gestes mesurés. Notre présence ne semble pas déranger l'assemblée mais elle surprend. On nous accorde une place de choix, à l'ombre, assises sur une chaise. On nous offre de l'eau, du *chay* (thé) et des pâtisseries. Notre présence répétée dans les *dangals* nous accorde à la longue une certaine popularité. On nous reconnaît, on nous salue respectueusement. Un jour, Sri Das, le Baba de l'*akhara* de Gaya Seth nous accompagne dans le *rickshaw* qui nous mène au village de Chandravati. L'*akhara* est recouvert de pétales de fleurs. De l'encens brûle en son centre et aux quatre coins. Un petit monticule de terre d'une dizaine de centimètres est recouvert de malas (colliers)

de fleurs et d'encens, on l'adore et le vénère comme la statue d'un dieu. Un grand drapeau rouge triangulaire est perché tout en haut d'un long mât de bambou. C'est lui qui indique le caractère sacré du lieu. Même si cet *akhara* est provisoire, le temps d'un *dangal*, il devient un temple. Les discours se succèdent, comme souvent en Inde. On honore les différents donateurs, politiciens ou autres notables bienfaiteurs en les recouvrant de *mala* de fleurs jusqu'à que leur visage soit entièrement submergé. Puis vient le moment de la traditionnelle remise de la « *gamcha* », cette pièce de tissu qui sert à enturbanner la tête. Nous serons également honorés de cette manière à plusieurs reprises. Cela peut avoir lieu entre différents combats ou même parfois durant le combat. Tout d'abord, ce sont les enfants qui s'affrontent. Puis les combats deviennent de plus en plus sérieux, de plus en plus longs, de plus en plus intenses et de plus en plus dotés. A la nuit tombée, tout est fini et chacun rentre chez soi.

Ce n'est qu'au moment du festival de *Nagapanchami* célébré durant la mousson le cinquième jour après la pleine lune ouvrant le mois de *Shravan* (juillet-août) que l'*akhara* est pris d'une émotion nouvelle. Ce festival en Inde, s'il est, pour tous, celui dédié aux serpents, revêt pour les lutteurs une valeur toute particulière. Il faut s'imaginer la chaleur lourde et humide de cette saison, presque insupportable. Quelques jours avant la date du festival, l'*akhara* est dépoussiéré et entièrement repeint. Tous les motifs qui ornent les murs sont effacés et renouvelés. La terre de l'*akhara* est changée ou parfois juste remise à niveau. Tout le matériel d'entraînement, *gadas*, *joris*, altères, est rincé et purifié à grandes eaux. On y trace à nouveau des *swastikas* orange. Les statues sont, elles aussi repeintes et brillent d'un éclat nouveau. Des guirlandes de papiers et de feuilles de margousiers (*nim*) ornent les murs d'enceinte et quadrillent l'*akhara* qui est ainsi fin prêt pour le jour de fête.

Dès le matin, à la première heure, on se presse pour rejoindre l'*akhara*. Jeunes et anciens lutteurs s'y retrouvent sans dissimuler le plaisir de leurs retrouvailles. Mais le moment que tous attendent est celui de la *puja*, la cérémonie religieuse. Cependant seul le Guru y participe accompagné par l'officiant. A Gaya Seth, où nous avons eu l'immense honneur de pouvoir assister aux cérémonies de *Nagapanchami*, Manohar Pahalwan avait revêtu un *dhoti* et s'était assis en tailleur à même la terre, face à la statue du dieu Hanuman et au portrait enguirlandé de *malas* de fleurs de son propre Guru Gaya Seth qui a donné son nom à l'*akhara*. Solennellement il représente à lui seul l'ensemble des *pahalwans* (lutteurs). Un feu est allumé à même la terre. On y déverse du *ghi* (du beurre clarifié), le prêtre scande des *mantras* en sanskrit. De l'encens brûle autour de ce feu et embaume l'*akhara*. Des *prasads* (offrandes), fleurs, pièces de monnaies, sucreries sont ensevelies au quatre coins ainsi qu'au centre de l'aire de combat. Puis, encerclant la terre, tous les lutteurs, mains jointes, dans la fumée épaisse et suffocante, viennent rejoindre les protagonistes afin de partager cet hommage rendu aux dieux et à cette terre de souffrance, cette terre de combat, cet espace hors du temps et des contingences matérielles. Puis vient l'heure du *dangal*. Un carré de terre est aménagé en bordure de l'*akhara*, à quelques mètres à peine des fureurs de la rue qui déverse rickshaws, motos, autobus et camions rutilants et bruyants. S'ensuivent les traditionnels discours, remises de fleurs et de *gamchas*. Puis sous le regard de centaines de gens venus des alentours et des bidonvilles avoisinants,

les combats sont lancés. Du haut de leur siège les passagers des autobus et autres chauffeurs de camion observent les luttes acharnées que se livrent les jeunes *pahalwans*. De la nourriture est servie à tous et les réjouissances peuvent commencer. L'*akhara*, en plus des quelques notables et politiciens, reçoit la visite de dignitaires musulmans accueillis avec tous les honneurs. Gaya Seth semble échapper au repli nationaliste et religieux qui est de mise dans d'autres *akharas*. C'est aussi cet aspect-là qui les grandit et nous les rend si attachants. Cet endroit est bien conforme à l'esprit de pureté et aux traditions les plus nobles de la lutte indienne.

Bien souvent, il a été difficile de faire croire à certains Indiens que nous travaillions sur la lutte et que nous avions l'habitude de fréquenter des *akharas*. Car il s'agit d'un monde dans le monde où deux femmes, occidentales de surcroît, ne peuvent y trouver une place aussi facilement. C'est en cela que nous avons trouvé chez les lutteurs de Gaya Seth capables de nous faire une place en leur sein, la véritable essence de la *Kushti*, celle qui véhicule la pureté, la grandeur, la beauté de la force alliée à la dévotion la plus inaltérée. Alors, de cette expérience étrange et fascinante, nous garderons le souvenir de ces corps enlacés, de ces visages endoloris et fiers, de cette douceur infinie quand, après l'entraînement, les membres courbaturés sont massés dans une intimité rare. Toutes ces images, nous voulons les faire partager, car il n'est pas certain que d'ici peu, la *Kushti* ne puisse perdurer. La discipline de fer et les valeurs morales qui lui sont associées deviennent trop contraignantes pour les jeunes Indiens. Et les *akharas* qui se comptaient par centaines autrefois, ne sont plus qu'une petite douzaine à pratiquer réellement la lutte à Bénarès. Les lutteurs ont l'habitude de s'interpeller en s'écriant « *Pahalwan* ». Les lutteurs les plus fameux perdent leur nom de famille au profit de cette appellation. Ils sont fiers de ce titre et cependant lors de notre dernier passage à Gaya Seth, nous apprenions que nos *pahalwans* étaient champions de Varanasi mais aussi médaille d'or et d'argent au championnat national (2007). Difficile d'avoir plus de renseignements sur ce dernier championnat où tous s'étaient déplacés, car une des valeurs les plus belles de la lutte est l'humilité. Alors, nous n'en apprendrons pas plus et garderons au plus profond de nous ces images d'un autre temps et les leçons de vie inhérentes à la pratique de la lutte et la discipline qu'elle impose.

Ces moments rares et magnifiques qu'il nous a été donné de voir sont un cadeau de plus que nous a offert l'Inde et en particulier Bénarès. Mais nous savons aussi que nous les devons à Guru Ji Manohar Pahalwan, à feu Biru Das qui nous a ouvert les portes et s'en est allé sans les refermer, à Sri Das, l'actuel Baba, toujours aimable et avenant et surtout à tous les lutteurs de Gaya Seth pour le respect et l'amitié dont ils ont fait preuve envers nous. Si cet humble livre pouvait leur rendre un hommage appuyé, alors nous en serions les plus heureuses.